

opinion

EDDY L. HARRIS

Confession américaine



LIANA LEVI

La grande librairie

6 Novembre 2024

Durée de l'extrait : 00:29:54

Heure de passage : 21h07

Disponible jusqu'au :

6 Novembre 2025

AT Augustin TRAPENARD



Résumé: Première partie - L'émission explore les États-Unis après l'élection présidentielle de Donald Trump. Des écrivains débattent du rêve américain, des divisions nationales et de la place de l'écrivain aux États-Unis. Itw d'Eddy L. Harris, auteur du livre "Confession américaine" paru aux éditions Liana Lévi.

Famille du média :

TV Grandes Chaînes

Horaire de l'émission :

21:05 - 22:35

Audience : 323000

Thématique de l'émission :

Culture/Arts, littérature et culture générale



Radiographie d'un pays sous emprise

LITTÉRATURE Installé en France depuis longtemps, l'écrivain « noiraméricain » Eddy L. Harris revient sur son parcours à l'aune de la victoire de Donald Trump, en 2016.

Confession américaine, Eddy L. Harris, traduit de l'anglais (États-Unis) par Grace Raushcl, Liana Levi, 96 pages, 12 euros

Il y a façon plus apaisée de fêter son anniversaire. En 2016, l'année de ses 60 ans, Eddy L. Harris ouvre grand les yeux sur l'Amérique, sur les raisons qui l'ont poussé à quitter le pays et sa part de responsabilité, même passive, dans la victoire de Donald Trump. Le déclic se produit alors qu'il regarde un jeu télévisé en France, où il vit. En un instant, il voit dans le public du studio et filmé en gros plan une métaphore de l'aveuglement qui a été le sien depuis l'enfance.

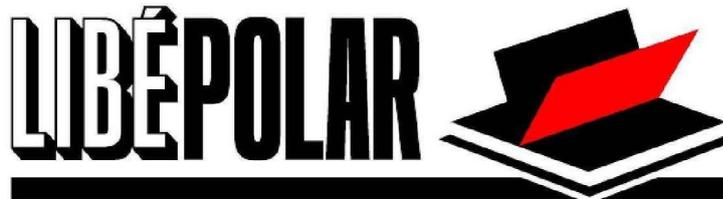
« J'aurais pu être là, j'aurais dû être là, j'aurais pu ouvrir le débat et contribuer à changer la trajectoire du pays », se reproche l'écrivain dont les livres ne sont plus publiés dans son pays natal depuis 1996. Né en 1956, dans une famille de la classe moyenne de Saint-Louis, Eddy L. Harris grandit entre un père qui pense que le pire est certain et une mère qui ne prend conscience que très tard de la ségrégation et du racisme. Éduqué dans une école catholique, il doit faire chaque matin « allégeance au drapeau », croit à la justice pour tous et au récit d'une « nation sous la responsabilité de Dieu ».

« NOUS AVONS CESSÉ DE FAIRE SOCIÉTÉ »

Après le succès de son premier livre, *Mississippi solo*, récit de sa descente du fleuve en canoë, il entreprend un voyage au Congo. Au retour, il renonce à utiliser le terme africain-américain ou afro-américain et ce trait d'union qui, selon lui, « entretient la différenciation, encourage la séparation ». C'est au tribunal de Goochland en Virginie, où il retrouve l'acte d'affranchissement d'un de ses ancêtres, qu'il se sent pleinement américain, « un Américain sans trait d'union, un Américain d'avant les États-Unis ».

Avec une grande lucidité, Eddy L. Harris déshabille le rêve américain et la dimension d'endoctrinement qu'il contient. Il raconte par exemple comment son père, démocrate convaincu, a voté Reagan en pensant qu'il allait changer sa vie, comment la lutte contre l'avortement est progressivement devenue un sujet crucial, comment la droite a monté les pauvres, blancs et noirs, les uns contre les autres. Jusqu'au moment de bascule où, le soir de la victoire d'Obama, le sénateur McCain, son adversaire républicain, a refusé de parler de réconciliation, ouvrant la voie à Trump. « Nous avons cessé de faire société », regrette Eddy L. Harris, qui, à la fin de cette introspection collective, invite à regarder « l'infamie » droit dans les yeux. ■ S. J.

[Voir la version en ligne](#)



ÉDITO

La peur du revenant

On est le 31 octobre, jour des monstres et des zombies, et l'on a rarement eu aussi peur. Jamais une élection américaine n'aura été aussi inquiétante. La crainte du revenant Trump est réelle, avec toutes les menaces qu'il laisse planer sur la démocratie comme sur les guerres en Ukraine et au Proche-Orient. Et si ce n'est pas lui, les risques de violences sont élevés tant le pays est coupé en deux. Vu l'importance et la richesse de la littérature noire américaine, il y a fort à parier que d'excellents romans noirs naîtront de ce maelstrom. Deux auteurs réputés du genre viennent déjà de publier des récits très personnels traduisant leur angoisse devant cette échéance : **Douglas Kennedy** avec *Ailleurs, chez moi* (Belfond), un voyage biographique au cœur des Etats-Unis ; et **Eddy L. Harris** qui s'interroge dans *Confession américaine* ([Liana Levi](#)) sur les raisons de l'émergence de la figure de Donald Trump. En attendant le jour J, précipitez-vous sur le site de *Libé* pour consulter la carte interactive que nous vous avons préparée pour trouver quelle autrice ou quel auteur de polars correspond à l'Etat américain de votre choix (le lien est à retrouver ci-dessous). Et ne ratez pas le *live* que nous tiendrons – toujours sur notre site – durant cette nuit cruciale du 5 au 6 novembre, nourri par nos correspondants et envoyés spéciaux sur place.

Les auteurs de polars ou romans noirs ont décidément la cote en ce moment. Deux d'entre eux sont en lice pour les grands prix littéraires qui seront décernés la semaine prochaine : **Sandrine Collette** pour le Prix Goncourt avec *Madelaine avant l'aube* (JC Lattès), dont vous trouverez la critique dans *Libé* le week-end prochain, et **Olivier Norek** pour le Prix Renaudot avec [les Guerriers de l'hiver](#) (Michel Lafon).

Allez, on se quitte en musique ? Est-ce que ce ne serait pas le jour pour (ré)écouter [Sympathy for the devil](#) des Rolling Stones ?

Alexandra Schwartzbrod

Directrice adjointe de la rédaction



Culture

Eddy L. Harris, écrivain « noiraméricain » de Charente : si près et si loin de la Maison-Blanche

Enraciné dans le village de Pranzac, proche d'Angoulême, l'essayiste Eddy L. Harris publie « Confession américaine » à quelques jours de l'élection présidentielle dans son pays natal. Un bref ouvrage qui fustige le repli sur soi trumpiste. Rencontre



Jean-Denis Renard
 jd.renard@sudouest.fr

Il écrit sur un cahier, stylo en main, assis été comme hiver sur un banc de la promenade des Chanoines, au bord du canal du Bandiat qui glougloute en traversant la commune de part en part. Pranzac, 900 habitants ou à peu près, une communauté posée dans la campagne à une poignée de kilomètres à l'est d'Angoulême. Pranzac, sa lumineuse pierre calcaire, sa lanterne des morts, son église Saint-Cybard et son écrivain américain au collier de barbe blanc. Il se nomme Eddy L. Harris et il se remarque assez vite dans le paysage. « Il n'y a pas beaucoup de Noirs par ici », dit-il en faisant mine de se retourner, comme s'il lui fallait prouver l'évidence par le geste. Encore moins de grands Noirs baraqués dont le rire

sonore retentit dans la conversation avec une régularité horlogère. Il faut s'armer d'un rien de patience pour nouer ladite conversation avec l'intéressé qui s'est installé au petit matin frisquet sur la terrasse du café de la Paix, le creuset de la vie sociale du coin. « Comment ça va l'Américain ? » Les salutations prolongées et les gros bisous qui claquent se succèdent. Égrené au fil de la première demi-heure, on aura observé le défilé d'une bonne vingtaine de personnes venues lui serrer la pince ou lui malaxer l'épaule. « C'est mon village, le centre du monde », justifie « l'Américain » dans un français fluide.

Voyageur
 « Attrapez-le vite avant qu'il se sauve », conseille le voisinage. La soixantaine bien entamée, Eddy Harris reste un oiseau sur la branche, un voyageur qui hume sans cesse les parfums lointains. Il a sillonné le continent nord-américain. Il a descendu deux fois les 4 000 kilomètres du Mississippi en canoé et en a conçu deux livres, dont le premier, « Mississippi solo », a lancé sa carrière littéraire outre-Atlantique en 1988. Il a traversé l'Afrique de la Tunisie à l'Afrique du Sud, a multiplié les

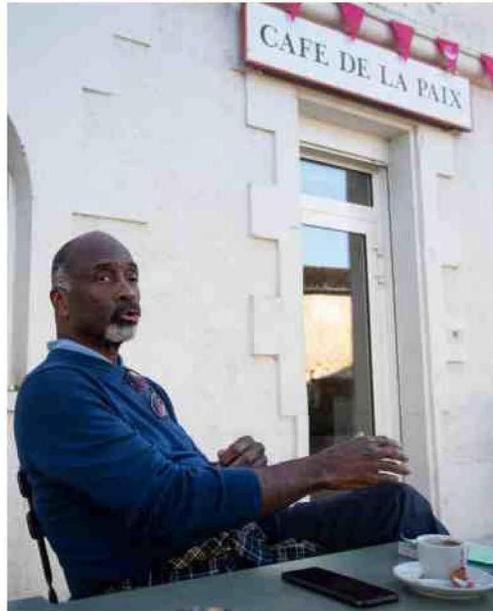
étapes en Europe, a aimé l'Italie et la Hongrie et on en passe. Mais le XXI^e siècle en a décidé ainsi, toujours à Pranzac il revient. La parenthèse devait durer six mois, au milieu des années 2000, histoire d'écrire un nouvel ouvrage puis de repartir à Paris où il avait un temps posé ses valises. Le mariage avec la Charente s'est étiré sans nuage jusqu'aux rivages du présent et du futur.

L'horizon du 5 novembre

Il aurait aimé que sa couleur de peau ne soit qu'une composante de son identité. Pourchassé par l'obsession raciale où mijotent les États-Unis, il en a pourtant fait le fil rouge de son parcours d'essayiste. Jusqu'à « Confession américaine » qui vient de sortir chez son éditeur français, Liana Levi. Près, tout près du 5 novembre, la date de l'élection prési-

Eddy Harris reste un oiseau sur la branche, un voyageur qui hume sans cesse les parfums lointains

dentielle qui fait jaillir en lui des éclats d'espoir désespéré, entre les chances de Kamala Harris, une femme noire – sans lien de parenté avec l'écrivain – d'accéder à la Maison-Blanche et la vague de fureur trumpiste qui clive le pays. « Je suis optimiste par nature. En fin de compte, les gens n'éliront pas Trump une seconde fois », hasarde-t-il. L'auteur n'en fait pas mystère, il a préparé l'ouvrage pour qu'il figure dans les librairies avant l'échéance fatidique. Mission accomplie en France. Mais un problème d'édition outre-



Eddy Harris sur la terrasse du Café de la Paix

Atlantique rend la version d'origine, anglophone, accessible sous son seul format numérique pour l'instant.

Qu'importe, le message trempé dans l'acide ne s'estompe pas. « Qu'est-ce qu'une nation quand on définit les gens par la couleur de la peau ? Par leurs ancêtres ? Pourquoi devrais-je être à jamais "noiraméricain" – en un seul mot – et pas américain tout court ? » s'insurge-t-il. À travers un récit très personnel qui puise dans ses années d'enfance à Saint-Louis, Missouri, il traite du grand mensonge de son pays, celui de « la liberté et la justice pour tous » que récitent les écoliers chaque matin sous la bannière étoilée. La promesse d'une société débarrassée de ses préjugés.

Eddy Harris dit capter une tout autre réalité en 2024. Des citoyens toujours verrouillés dans leur classe sociale

HARLEM, LE MISSISSIPPI, PARIS, L'AMÉRIQUE...

Né à Indianapolis (Indiana) en 1956, Eddy L. Harris a été élevé à Saint-Louis (Missouri). Il a étudié à l'université de Stanford, en Californie. Il est l'auteur d'une œuvre singulière, entre carnets de route, méditations personnelles et rapport à l'identité. Son livre fondateur, « Mississippi solo » (1988), narre sa descente du Mississippi en canoé et ses rencontres, depuis les sources dans le Minnesota jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Il est traduit chez son éditeur français, Liana Levi. En 2021, paraît « Le Mississippi dans la peau », le récit de sa deuxième épopée sur le fleuve, trente ans après. Ses autres ouvrages : « Jupiter et moi » (2005), « Harlem » (2007) ou sa chronique d'un long séjour dans le quartier noir du New York des années 1990, « Paris noir et black » (2009) et maintenant « Confession américaine » (2024), toujours chez Liana Levi (96p., 12 € version papier, 9,99 € version numérique).

par la pauvreté et l'origine ethnique. Des citoyens qui se recroquevillent chez eux et peinent à faire société dans un millefeuille d'égoïsmes décomplexés. Saisis par le mirage d'un jeu politique transformé en « entertainment », en divertissement télévisé où l'on vend des programmes de gouvernement comme d'autres distribuent des robots mixeurs.

Trump le détonateur

Celui qui l'a fait dessiller à plus de 60 ans ? Donald Trump. « Les deux dernières élections, j'étais absolument convaincu qu'il n'avait pas la moindre chance de l'emporter. Parce que c'est un clown, un menteur, quelqu'un qui incarne tout ce qu'il y a de mauvais dans la politique américaine. Et pourtant il a gagné une fois. Et il peut gagner à nouveau. Le peuple américain a un problème », lâche-t-il en évitant d'extrême justesse de prononcer une bordée d'épithètes plus sévères.

Et il raconte et raconte encore ce qu'il vit comme l'immense déclassé moral d'un pays dont les pinceaux de lumière balayaient naguère le vaste monde. Il y a plus de quarante ans, le jeune homme qu'il était posait le pied pour la première fois sur le sol français. Et se risquait à faire du stop à la nuit, au fin fond de la Normandie. « Un policier m'a demandé mes papiers, j'ai montré mon passeport américain et la situation a changé du tout au tout. J'ai vu le respect qu'inspirait le passeport de mon pays. En irait-il de même aujourd'hui ? Voit-on les États-Unis de la même façon ? » interroge-t-il avec une moue qui contient la réponse à sa propre question.

Obama, « pas un bon président »

Exilé volontaire, Harris admet qu'il cultive un regard sur son pays empreint d'une distance très européenne. Il dit ne pas l'avoir fait à dessein. Il s'est éloigné de l'Amérique sans la fuir, d'abord par goût du vagabondage - il en détache les syllabes avec la délectation de l'étranger qui dompte un mot rebelle. « Je suis juste parti découvrir le monde avec mes petits moyens », traduit-il. Ce pas de côté l'a libéré de « l'emprise », tel qu'il qualifie la croyance collective américaine en cette société plus solidaire quine vient jamais.

L'écrivain entretient toutefois une

« Trump a gagné une fois. Et il peut gagner à nouveau. Le peuple américain a un problème »

différence notable avec l'opinion dominante européenne. Il porte un jugement froid sur les deux mandats de Barack Obama (2008-2016). « Nous vivons encore les séquelles de sa présidence. Le vote Trump n'est pas que raciste et misogyne. C'est aussi un vote plein de colère et de déception. Obama n'était pas un bon président. Il a promis des changements et rien n'a changé aux États-Unis. Il n'a pas ruiné le pays mais il s'est comporté comme un politicien parmi d'autres. On aurait voulu plus. On aurait voulu un président des pauvres, on aurait voulu un président des Noirs ! », explique-t-il.

Plus Français qu'Américain

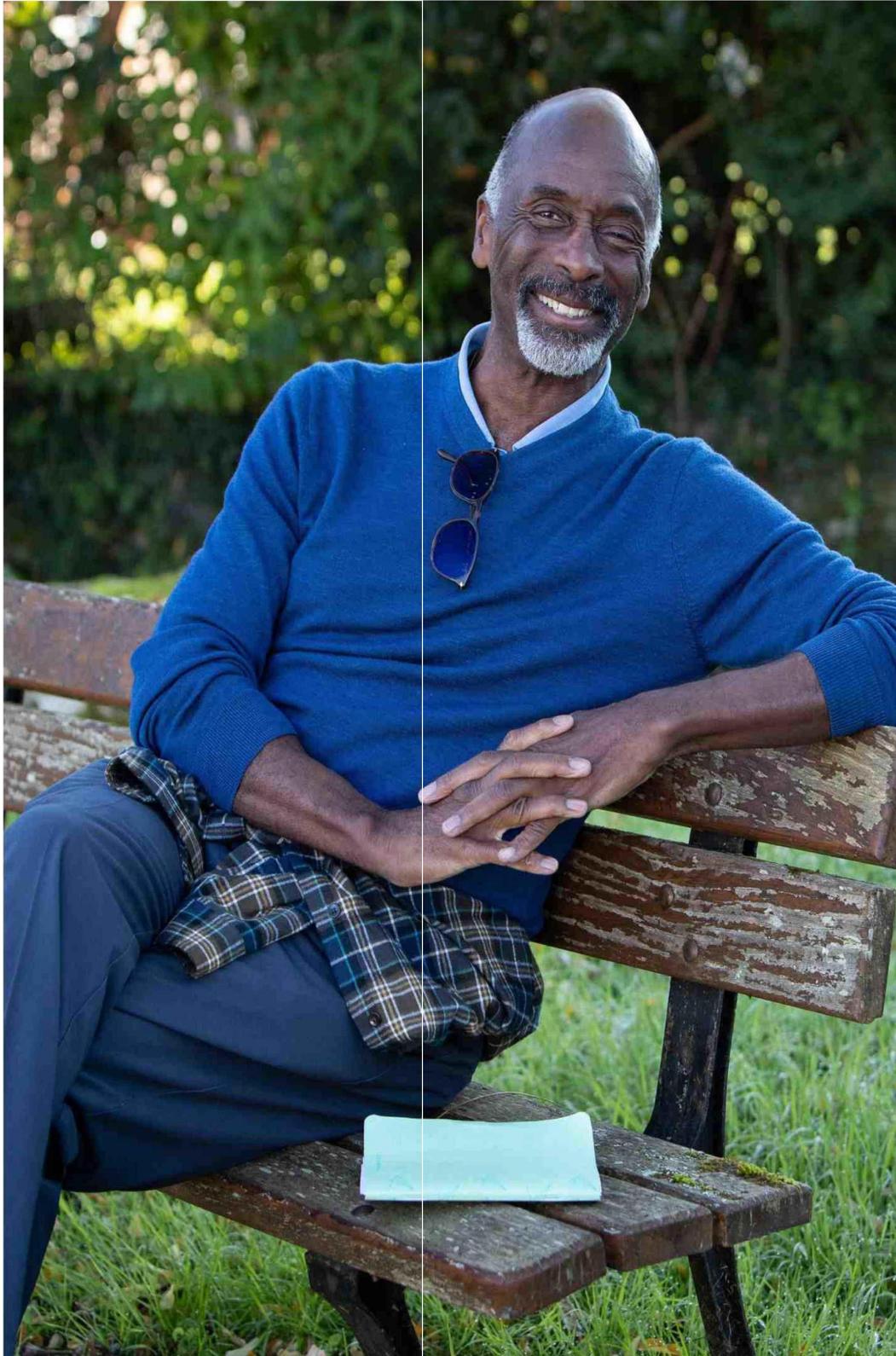
Aujourd'hui, devant son expresso qui refroidit, Eddy Harris n'envisage plus de revenir s'établir de l'autre côté de l'Atlantique. Pranzac est le cocon familial et familial de ce solitaire qui enveloppe les gens d'un regard affectueux. Il assure avoir été payé de retour dès son installation, quand ses

« On aurait voulu un président des pauvres, on aurait voulu un président des Noirs ! »

logeurs rivalisaient de gentillesse à son égard. « Je montais boire le café et j'étais invité à déjeuner. Et une invitation à déjeuner signifiait rester pour le dîner », sourit-il. Pour un peu, on entendrait presque chanter les cigales qui ont accompagné James Baldwin à Saint-Paul-de-Vence au siècle dernier.

Pour l'étranger de couleur, cette hospitalité charentaise serait demeurée telle quelle, évidente, en dépit des temps qui changent. Aux dernières législatives, la troisième circonscription du département a réélu une députée Rassemblement national, Caroline Colombier. Pranzac a voté à plus de 53% pour elle au second tour. Eddy Harris ne s'en émeut guère. « J'ai sûrement ici des amis sur l'ensemble de l'éventail politique, et peu m'importe. Les gens ne votent pas comme ils vivent. Ce sont deux choses très différentes. On vote en privé, on vit en public. »

Il se verrait bien voter lui aussi, à l'avenir. Il faudrait qu'il demande un passeport français « déjà pour couper la file d'attente à l'aéroport quand je rentre des États-Unis », plaisante-t-il. Il y pense. Il y pense tellement qu'il se fend volontiers d'un « nous, les Français » dans le cours de son propos. Eddy L. Harris, écrivain tricolore des XX^e et XXI^e siècles. De Pranzac et pas d'ailleurs.



**Eddy Harris sur le banc
sur lequel il a coutume
d'écrire, à Pranzac.**

PHOTOS ANNE LACAUD / SO